

Numéro 72 – Mars 2026

MAX NEWS CARTER

Bulletin de l'ASBL « Les Amis et anciens élèves de l'athénée Adolphe Max et du lycée L.E.Carter ».

Éditeur responsable :

Alain Poels Email : alain.poels@skynet.be

Sommaire

Éditorial	2
Hilde De Winter et le groupe Amnesty	3
Voyage scolaire des rhétoriciens à Rome (Octobre 2025)	8
Interview : Laurent Crenier (Latin-Sciences 1985)	11
Interview : Souhaïb Ben Taïeb (Sc A, 2004)	17
Conférence "Bitcoin" par Gilles Quoistiaux (29/1/2026)	21
Cotisation 2026	24

Éditorial

Cher ami, cher Ancien de l'AAM

En ces temps troubles, notre Max News fait la part belle à la cellule Amnesty International active à l'AAM. Quoi de plus légitime que de promouvoir cette organisation qui œuvre à l'international pour la protection des droits humains dont nous savons qu'ils sont de plus en plus bafoués? Par sa présence au sein de l'Athénée, elle sensibilise l'ensemble de la Communauté maxienne aux Droits de l'Homme, à la nécessité de les protéger et de les promouvoir. Cet article relate les initiatives de la cellule Amnesty au travers du témoignage de Mme De Winter, l'une des professeures qui la font vivre.

A ce sujet, la Direction de l'Athénée a décidé de valoriser la participation des élèves à la cellule Amnesty comme activité culturelle: elle figure donc parmi les nombreuses propositions entre lesquelles les élèves choisissent. Un grand bravo pour cette initiative!

Mme De Winter nous raconte également le dernier voyage scolaire des 6^{es} années à Rome. Un grand merci à elle!

Laurent Crenier (AAM 1985 LSc), éminent endocrino-diabétologue s'ouvre dans une interview, nous racontant son parcours maxien, son long parcours d'étudiant porté par de multiples centres d'intérêt, sa passion pour la médecine, sa résilience. Pascale De Meue et Marc Verstraete ont eu la joie de rencontrer ce professeur d'Université et nous livrent son interview.

J'ai eu le plaisir de revoir Souhaïb Ben Taiëb (AAM 2004, ScA), qui m'a accordé une longue conversation, malgré son emploi du temps serré. Il m'a détaillé son magnifique parcours depuis sa sortie de l'AAM. Aujourd'hui, professeur au sein de deux Universités, il perçoit dans ce parcours l'accomplissement de son éducation familiale, celui de sa volonté au travail, mais également le couronnement du travail des professeurs et de l'excellent climat offerts par l'Athénée à l'ensemble de ses élèves.

Notre ASBL a organisé pour les élèves de 5^e et de 6^e année une conférence sur le bitcoin, avec le soutien de Mme Bahba, professeure de sciences économiques. Gilles Quoistiaux (AAM 1997, LSc) a présenté un exposé sur le bitcoin. J'en reproduis un bref compte-rendu dans ce MN 72.

Je vous souhaite une agréable lecture.

Alain Poels, président

Hilde De Winter et le groupe Amnesty

"Si je suis dans l'enseignement depuis maintenant près de 40 ans, c'est notamment grâce au groupe Amnesty de notre école"

Hilde De Winter est professeure de latin grec à l'Athénée Adolphe Max depuis 25 ans et responsable d'un groupe Amnesty dans cette école depuis presque aussi longtemps. Les enseignant·e·s qui se lancent, comme elle, dans la fantastique aventure d'un groupe-école Amnesty sont nombreux·ses. Or, nous avons rarement l'occasion de les mettre en lumière. Nous tenons, à travers son précieux témoignage, à leur rendre hommage.

Comment a commencé votre engagement au sein du groupe Amnesty de votre école ?

Entre Amnesty International et moi, tout a véritablement commencé lorsque je travaillais dans une autre école, à l'Athénée des Pagodes où j'ai rencontré une enseignante qui était membre active d'Amnesty International et faisait partie de la coordination jeunesse de l'organisation. Au sein de cette coordination que j'ai alors rejointe, notre rôle consistait principalement à contribuer à la création de fiches pédagogiques à destination des enseignant·e·s et à vulgariser des sujets liés aux droits humains.

Mais mon engagement pour les droits humains, je l'ai en moi depuis bien plus longtemps ! Ma mère m'a beaucoup inspirée. En parallèle de son travail, elle faisait du bénévolat, de manière très active, pour une association qui s'occupait de jeunes en détresse dans leur milieu familial. Je pense que son expérience et sa manière d'être m'ont fortement influencée. Par exemple, quand j'ai dû choisir mon sujet de mémoire alors que j'étais étudiante, j'ai insisté auprès de mon promoteur pour faire quelque chose de social. C'est comme cela que je me suis retrouvée à réaliser un mémoire sur les plaintes adressées à la police en Égypte ptolémaïque !

Lorsque j'ai commencé à enseigner dans une autre école, à l'Athénée Adolphe Max, j'avais envie d'agir à nouveau concrètement dans le domaine de l'éducation aux droits humains. J'ai ainsi lancé, avec une collègue, un groupe Amnesty dans l'école, et petit à petit, le groupe s'est inscrit dans la durée.

Au début, nous vendions des bougies et nous organisions quelques actions de signatures de pétitions. Cela restait des actions à petite échelle,

puis nous avons mené quelques actions plus larges et créatives. Nous avons notamment créé, une fois, des centaines de petits bateaux en papier pour les accrocher au plafond de l'école afin de symboliser les milliers de personnes migrantes qui prenaient d'énormes risques pour traverser la Méditerranée. Un élève a également écrit un poème engagé à ce sujet que nous avons affiché dans le hall de l'école...

C'est à partir de ce moment-là que les activités du groupe se sont diversifiées (présentation d'une exposition sur les droits humains à différentes classes par les membres du groupe, participation à un concours d'éloquence lancé par Amnesty International, organisation d'une rencontre avec un ancien prisonnier d'opinion, etc.). Quand les élèves sont proactifs, cela donne de l'énergie, et c'est un véritable moteur ! Mais le groupe Amnesty de l'école, c'est comme une vague. C'est un aller/retour de motivation entre les élèves et les professeur·e·s qui y participent. Cela nous porte !



Comment votre groupe s'organise-t-il ?

Nous organisons deux réunions de 50 minutes, tous les mois, pendant la pause de midi, le vendredi. Et il arrive que nous programmions une réunion supplémentaire s'il y a une urgence ou des actions spécifiques à préparer. Lors de chaque réunion, nous parlons des actions proposées aux écoles par Amnesty International. Nous essayons, avec mes collègues, de

cerner la réaction de chaque élève membre du groupe, pour savoir quelle action nous allons défendre en priorité. Un·e élève est en général chargé·e d'écrire un bref compte-rendu de la réunion.

Nous organisons souvent ce que l'on appelle des récréés-gâteaux Amnesty : on se répartit alors les rôles en réunion : qui va faire des gâteaux à vendre au profit d'Amnesty International, qui va s'occuper de la caisse, qui va faire des affiches et s'occuper de la communication pour annoncer l'événement dans toute l'école, quels sont les sujets et actions concrètes que l'on va mettre en avant à ce moment-là pour sensibiliser un maximum d'élèves au respect des droits humains, etc.

Actuellement, le groupe est composé d'environ 20/25 élèves de la première à la cinquième année, et nous sommes plusieurs professeur·e·s à encadrer le groupe. Il est arrivé qu'il y ait moins d'élèves et que cela soit moins structuré. Cela dépend des années. Je pense que le fait que la préfète de l'école ait décidé d'inclure les réunions du groupe Amnesty de l'école dans les activités parascolaires proposées, a incité plus d'élèves à y participer.

Selon vous, qu'apporte le groupe-école Amnesty à l'école ?

En général, cela apporte de la curiosité sur les droits humains, de la solidarité, de l'ouverture, une meilleure sensibilisation aux droits humains, un intérêt ciblé par rapport à telle ou telle action, et une magnifique ambiance quand certaines grandes activités qui impliquent toute l'école sont organisées par le groupe. L'école forme alors un seul groupe. C'est beau à voir !

Qu'apporte le groupe-école Amnesty aux élèves qui en font partie ?

Cela permet de développer et renforcer certaines compétences et de mettre en avant certains talents des élèves, notamment dans le domaine artistique, de la communication, et de l'organisation. Cela crée des liens parfois assez forts entre les membres du groupe. Cela leur permet aussi d'approfondir leurs connaissances sur les droits humains et de s'éveiller à certains sujets. Enfin, cela leur apporte de la confiance en eux et en elles, de la reconnaissance et de la fierté. C'est valorisant de défendre des causes qui leur tiennent à cœur, auprès des autres élèves, des professeur·e·s, mais aussi de leur famille.



Qu'est-ce que le groupe Amnesty vous apporte à titre personnel ?

Ce groupe m'apporte énormément! C'est presque émotionnel. Savoir que, dans le monde dans lequel nous vivons, qui est tellement tourné vers le moi, vers le soi, des élèves (qui rencontrent parfois des difficultés dans leur vie quotidienne) prennent le temps de s'engager pour les droits humains. Je trouve ça extraordinaire !

Je m'étais toujours dit que le jour où je m'ennuierais, je partirais. Si je suis dans l'enseignement depuis maintenant près de 40 ans, c'est véritablement grâce au groupe Amnesty de notre école qui m'a permis de trouver un nouveau souffle et qui m'a toujours donné de l'énergie pour mes cours.

J'ai autant de joie que les élèves membres du groupe quand on organise une action. Cela me rapproche d'eux et d'elles aussi. C'est un partage. Dans ces moments d'action, on oublie un peu qu'on est prof. On défend des valeurs et on partage une activité.

Le groupe Amnesty permet aussi la transmission. Mon métier, c'est transmettre, et ce groupe me permet de transmettre l'importance des droits humains, l'envie de s'y intéresser dans le monde.

Avez-vous un message à destination des professeur·e·s qui hésiteraient à se lancer dans une telle aventure/dans un tel projet ?

C'est un projet porteur pour un ou une professeur·e. Cela peut prendre un peu de temps, mais chacun·e peut décider de s'y impliquer plus ou moins. Cela reste flexible. Et cela permet de découvrir ses élèves autrement. L'école ne se limite pas à des cours. L'école, c'est la vie ! Et dans la vie, il y a plein d'actions. Surtout aujourd'hui, on est dans une pédagogie plus ouverte où il est possible de faire pénétrer des actions comme celle-ci dans l'enseignement. Les jeunes ont besoin de s'engager face à des injustices, et rejoindre un tel groupe est une opportunité incroyable pour les jeunes de visiter le monde et de s'ouvrir à la société dans laquelle on évolue !



Photos : © Alexandre Brehm/Amnesty International, 2025

Voyage scolaire des rhétoriciens à Rome (octobre 2025)

Comme chaque année, c'est un voyage scolaire en Italie – et plus précisément à Rome – qui a clôturé le parcours de nos rhétoriciens. Durant six journées, sous les rayons agréables d'un soleil automnal, les élèves ont arpenté rues, ruelles, ponts, places de Rome, cette ville dite Éternelle qui, de tout temps, a attiré tant de touristes. Et pour cause ! La ville regorge de monuments, de sculptures, de musées, d'églises, de bars, de restaurants, etc.

On traverse la ville comme on traverse les époques, en s'attardant bien entendu pendant plusieurs heures sur l'Antiquité : à l'instar de la Grèce, Rome peut être considérée comme le berceau de la civilisation occidentale (architecture, droit, politique, langue, etc.) : Forum romain, forums impériaux, Colisée, colonne de Trajan, Panthéon, musées capitolins, Palazzo Massimo (une des entités du musée national de Rome), site d'Ostie.



Voici quelques lieux commentés avec passion par les deux professeurs de langues anciennes, pour tenter de faire revivre auprès de nos élèves le quotidien et l'histoire du Romain et de la Romaine de l'époque.

On passe d'une colline à l'autre : le Palatin avec ses magnifiques pins parasols et les vestiges des palais impériaux, l'Aventin, le Janicule, avec les statues de Giuseppe et Anita Garibaldi et la Basilique Saint-Pierre, et enfin le Quirinal, avec son palais présidentiel.

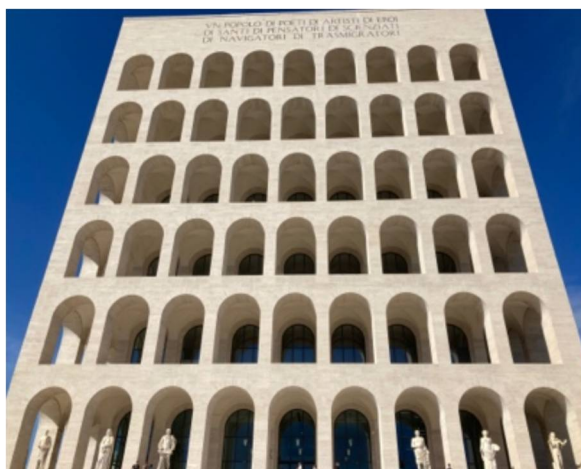
Mais Rome, c'est aussi des places telles que la Piazza Navona, construite sur les ruines du stade de Domitien, avec sa fontaine baroque des Quatre Fleuves, sculptée par Le Bernin, ou la piazza di Spagna, avec son magnifique escalier et sa fontaine - elle aussi baroque - la fontaine de la Barcaccia, œuvre du père et fils le Bernin. Sans oublier la spectaculaire fontaine de Trevi : le baroque dans toute sa splendeur !

Au Campo dei Fiori, ce sont les commentaires du professeur de CPC devant la statue de Giordano Bruno qui ont interpellé les élèves : un bel hommage à la liberté de pensée !



Les œuvres d'art que contiennent certaines églises de Rome méritent aussi le détour, comme les tableaux de Caravage à l'église Saint-Augustin (la Madone aux pèlerins) et Saint-Louis-des-Français (la Vocation de Saint Mathieu), le Moïse de Michel Ange à la basilique Saint-Pierre-aux-Liens, ou encore le Mithraeum et les superbes mosaïques de la basilique Saint Clément.

La Rome du 20^e siècle a également été évoquée avec la visite du quartier de l'EUR conçu par Mussolini.



Le voyage scolaire à Rome, placé en début d'année scolaire, a également pour but de renforcer la cohésion du groupe. Nous espérons qu'il aura aussi permis à nos élèves de découvrir de nouveaux horizons culturels, de stimuler leur curiosité et leur esprit critique et de réaliser à quel point l'héritage transmis par les Anciens peut les aider à mieux comprendre le monde d'aujourd'hui.

Hilde De Winter

Interview : Laurent Crenier (Latin-Sci. 1985)

Le jeudi 11 décembre 2025, Marc Verstraete, professeur de mathématique à l'Athénée, et Pascale De Meue, préfète honoraire, ont eu la chance et le plaisir de rencontrer Laurent Crenier, Maxien sorti en 1985 et actuellement éminent endocrino-diabétologue. Une soirée très joviale, scientifiquement enrichissante et joyeuse !



Laurent, quelle fierté pour nous de pouvoir te mettre à l'honneur en tant qu'ancien Maxien ! Raconte-nous ton parcours, depuis ton passage à l'AAM.

Dans quelle option étais-tu à l'époque ?

Après une année en Latin-Grec en troisième année - j'ai d'ailleurs gardé un merveilleux souvenir du professeur de grec M. Hamblenne-, j'ai suivi l'option Latin-Sciences. J'avais choisi cette filière par conviction, parce que j'aimais vraiment les sciences. Nous n'étions pas nombreux à poser ce choix : la plupart se dirigeaient plutôt vers les Latin-Math. Pour beaucoup, les Latin-Sciences était un choix "par défaut". Moi, c'était vraiment par conviction. On ne peut pas comprendre le monde sans faire un peu de sciences.

Qu'est-ce qui te motivait dans cette orientation ?

J'aimais la chimie, la biologie, la physique. Nous avions les mêmes cours théoriques que les Latin-Math, mais nous avions davantage de travaux pratiques : des labos de bio, des TP, des dissections ... Cela m'a servi plus tard, surtout en première année de médecine. À l'université, quand il fallait disséquer des organes, dessiner des structures, analyser des échantillons, ce n'était pas totalement nouveau pour moi. Même si, honnêtement, certains TP étaient assez éprouvants.

Tu gardes de bons souvenirs de Max ?

Oui, globalement, de très bons souvenirs. Il y avait une excellente ambiance, humaine. Nous nous connaissions tous. Nous nous amusions bien à certains cours, tout en apprenant. Les professeurs étaient de qualité, exigeants mais compétents.

Y a-t-il des professeurs qui t'ont particulièrement marqué ?

Henri Vanoeijen, sans hésiter. Son cours de chimie était passionnant. Il ne se contentait pas de réciter la matière : il expliquait, il réalisait des expériences, il lançait des expressions un peu philosophiques, parfois provocantes. Je me souviens encore d'une phrase qu'il répétait : "Moi, je crois en Dieu, pour moi Dieu, c'est l'énergie.". Même si, scientifiquement, on peut discuter cette affirmation, cela marquait les esprits. Il avait cette capacité à donner envie de réfléchir, pas seulement d'apprendre par cœur.

Ton parcours maxien s'est donc déroulé sans problème majeur ?

J'étais bon dans certaines matières, mais catastrophique dans d'autres. En latin, en néerlandais... c'était compliqué. J'étais fort bavard, et ce penchant pour la conversation était parfois considéré comme de l'indiscipline par certains professeurs. J'ai parfois frôlé l'exclusion du cours ou des 0/10 pour simple cause de bavardage, dans des matières qui me passionnaient pourtant. Les langues, ce n'était pas vraiment mon fort. Il y a juste eu un moment un peu embarrassant au cours d'anglais, quand je devais lire à haute voix. Je prononçais "Shakespeare" comme "Shake-a-spar" et "umbrella" n'importe comment. Le professeur m'a fait répéter vingt fois. Pas méchant de sa part, mais gênant devant les condisciples quand on a quinze ans.

De Max à l'université : le choc... mais bien préparé

En octobre 1985, tu entames des études de médecine.

La première année d'université était très difficile, mais on avait une base solide. À l'époque, les matières vues en première année de médecine

étaient uniquement math, physique, chimie, biologie. Rien d'autre. On revoyait toute la matière du secondaire en deux ou trois mois, mais de manière beaucoup plus intense. Et là, ce qui m'a vraiment aidé, c'est d'une part le haut niveau des cours dispensés à Max, mais aussi, et surtout, mes examens de maturité en bio et en chimie. À Max, on avait dû passer deux examens de maturité en sciences. J'avais travaillé sur la photographie en physique et sur les rétrovirus en biologie. Quand on a parlé de virus à ARN à l'université, ce n'était pas complètement nouveau pour moi.

Un parcours médical... plein de détours

Après sept ans de médecine, je n'ai pas exercé comme généraliste. J'ai directement entamé une spécialisation en médecine interne. Au départ, je rêvais de chirurgie cardiaque. Puis d'orthopédie, parce que j'aimais bien le côté manuel, le "bricolage", les outils, les vis, les plaques.

Finalement, la médecine interne, plus intellectuelle et moins manuelle, l'a emporté. Il s'agit d'une spécialité très large, hospitalière, qui regroupe tout ce qui n'est ni chirurgie, ni gynécologie, ni pédiatrie. À l'époque, l'hématologie, l'infectiologie ou l'endocrinologie n'étaient pas encore des spécialités bien distinctes.

Et tu voulais faire de l'hémo-cancérologie ?

Oui. J'ai travaillé sur les maladies du sang, notamment les cancers. Mais les places étaient rares, et j'ai manqué une opportunité à Bordet. J'y avais pu effectuer ma 4^e année de médecine interne. Bordet, le centre de référence pour l'hémo-cancérologie, surtout que là se pratiquaient des allogreffes de moëlle qu'on ne faisait pas à Erasme. Une allogreffe consiste à prendre la moëlle osseuse d'un patient et à l'injecter dans les os d'un autre patient souffrant d'un cancer, dont la moëlle a complètement été enlevée pour précisément détruire ce cancer.

Finalement, un poste s'est libéré en endocrino-diabétologie à Erasme... et j'ai accepté. J'ai commencé dans le service d'endocrinologie à Erasme en 1997.

Endocrino-diabétologue : un métier humain avant tout

Qu'est-ce qui rend la diabétologie si particulière ?

D'abord, c'est une médecine de long terme. Les patients diabétiques, surtout de type 1, vivent avec leur maladie toute leur vie. J'accompagne certains patients depuis presque 30 ans. Cela change totalement le rôle du médecin et la relation au patient. Ce ne sont pas nous qui "traitons" les patients : ce sont eux qui se traitent eux-mêmes. Ils ajustent leurs doses

d'insuline, font leurs calculs, utilisent des capteurs. Nous, on est des coaches. On leur apprend à se gérer. La diabétologie est une spécialité très humaine, très interactive.

Que peux-tu nous dire sur la diabétologie en Belgique, à l'heure actuelle?

Il faut savoir qu'en Belgique, il n'y a pas de service de diabétologie à proprement parler. Ce sont tous des services d'endocrinologie, sauf à Liège où les deux disciplines sont séparées, comme la plupart du temps en France. Chez nous, nous parlons essentiellement d'endocrino-diabétologie.

Le pourcentage de diabétiques augmente-t-il ces dernières années ?

De plus en plus de gens sont diabétiques, mais nous ne devons pas confondre incidence et prévalence. En fait, l'accroissement de patients diabétiques en Belgique est d'abord principalement lié au fait que les gens vivent plus longtemps avec le diabète. Dans la tranche d'âge des 65-70 ans, nous trouvons à peu près 20% de diabétiques. Il s'agit souvent de petits diabètes, mais c'est évidemment un pourcentage énorme.

Il n'existe pas de chiffres vraiment fiables pour le diabète en Belgique, parce que, comme pour d'autres maladies, à part le cancer, il n'existe pas de registre. Les estimations et les enquêtes avancent le chiffre de 800.000 cas en Belgique, mais celui-ci est biaisé car des médicaments prescrits pour contrer le diabète le sont également pour d'autres maladies, comme par exemple l'obésité ou l'insuffisance cardiaque. Le chiffre plus probable oscille donc entre 700 et 800.000 cas en Belgique. Nous sommes confrontés à des dizaines de diabètes différents. On en découvre encore des nouvelles formes. Les plus fréquents sont les types 1 et 2, le type 2 représentant à peu près 90% des diabètes et le type 1 un peu moins de 10%, et le reste ce sont toutes les autres formes.

Les difficultés : pression, concurrence, résilience

Ton parcours n'a pas été sans obstacles...

La médecine est un monde où certains postes sont très convoités et pour lesquels une forte concurrence s'installe, surtout pour des postes de direction. La pression est rude et parfois difficile à supporter, il a fallu m'accrocher. J'ai dû me résoudre à entreprendre une thèse de doctorat, sans quoi je n'avais aucune chance d'obtenir un poste de direction qui s'était ouvert.

Tu t'es donc lancé dans une thèse de doctorat à plus de 40 ans ?

Oui, en travaillant à temps plein. Le soir, les week-ends, pendant trois à quatre ans. J'ai utilisé les données de mes patients et j'ai travaillé sur la variabilité glycémique et l'entropie des courbes de glycémie. C'était à la fois de la médecine, de la physique et de l'informatique, puisqu'il fallait réaliser des programmes. Je revenais donc à mes amours. J'avais auparavant fait un MISS, Master en Institutions de Santé et de Soins à Solvay. Il s'agissait en fait d'un Master en gestion de soins hospitaliers, avec des cours de statistiques, ce qui m'a sauvé pour ma thèse, que j'ai fini par réussir.

Après avoir été directeur de la clinique de diabétologie, je suis depuis un an directeur du service d'endocrinologie à l'Hôpital universitaire de Bruxelles (suite à la fusion d'Erasmus, Bordet et de l'Hôpital des Enfants). Je donne actuellement aussi cours de diabétologie à l'Université de Mons, à des étudiants en premier master, en 4^e année.

As-tu pu observer une évolution dans le domaine de la diabétologie ?

Dans les années 70, il y a eu un véritable pionnier, assez tardivement reconnu mondialement pour sa découverte des mécanismes des complications du diabète : le Docteur Pirard, qui travaillait à l'époque à César de Paepe.

Mais quand j'ai commencé la diabétologie, c'était démodé, "*has been*". Il n'y avait eu aucun progrès depuis quasiment 50 ans. En 1997, c'était plutôt la néphrologie qui était à la mode, parce que c'était l'essor des traitements immunosuppresseurs et des transplantations rénales. C'était le top du top. Jusqu'alors, en diabétologie, les seuls médicaments dont on disposait consistaient en un peu de metformine, d'insuline et de petits comprimés, c'est tout.

J'ai eu beaucoup de chance parce que tout a explosé quand je suis arrivé en diabétologie. Donc, on a eu toute la technologie dans le diabète, avec les capteurs de glucose, les pompes à insuline, les pancréas artificiels. Ma spécialité, actuellement, c'est en fait le pancréas artificiel dans le diabète de type 1, donc très technologique. De nouvelles technologies sont apparues, qui ont complètement révolutionné la prise en charge et la vie des diabétiques de type 1 en particulier.

Et dans le diabète de type 1, on a vu l'apparition des nouveaux médicaments, encore une fois, des médicaments miraculeux comme l'Ozempic. Je pense que les gens qui ont développé cela pourraient obtenir le prix Nobel, car ces médicaments sont tellement incroyables que maintenant, on les administre dans des cas d'insuffisance rénale ou cardiaque.

Donc ma spécialité est finalement devenue une spécialité "*fashionable*", si je puis dire ... à la mode.

Qu'aimerais-tu insuffler, en tant que directeur ?

J'ai d'abord essayé de recréer l'école de diabétologie de l'ULB. Actuellement, je présente un webinaire pour la francophonie et vais me rendre à Paris pour y donner des cours. En Belgique aussi, nous renouons avec les Flamands, nous travaillons maintenant beaucoup en commun, notamment pour la réalisation d'études avec la KU-Leuven, avec Antwerpen, etc.

Avec un doctorant, nous sommes en train de développer l'analyse des profils de glycémie par IA, par réseaux de neurones en particulier. Et c'est fascinant : des courbes de glycémie, telles des courbes de température, se dessinent, montant et descendant sans cesse, permettant d'établir des liens entre le patient et son degré de résistance à l'insuline.

Des patients... et des rencontres

Qu'affectionnes-tu particulièrement dans ton métier aujourd'hui ?

Mes patients, par-dessus tout. Ils viennent de tous les horizons, de toutes les classes sociales: policiers, juges, avocats, pilotes d'avion, jardiniers, bagagistes à Zaventem, architectes, entrepreneurs... J'adore discuter, échanger avec eux, comprendre leur métier. Le fait que je sois leur médecin sur le long terme me permet de développer une relation très particulière avec eux. Je les fais parler. Ils m'apportent énormément.

Une anecdote marquante ?

Un jour, une policière est venue en consultation en uniforme, avec son arme. Je lui ai demandé gentiment de la poser, parce que ça me stressait un peu !

Une autre fois, un pilote d'Airbus A380 m'expliquait son travail. Et j'ai même eu des patients issus de la haute noblesse ...

Tu t'intéresses vraiment à leurs vies.

Oui, et eux apprécient qu'on s'intéresse à eux, pas seulement à leur maladie.

Je voudrais encore ajouter que la génétique, dans l'obésité comme dans le diabète, est très importante. Et comme l'indique l'histoire des Indiens Pimas, qui possédaient des gènes les prédisposant à l'obésité et au diabète, notre environnement joue également un rôle crucial : dans un environnement favorable, ces Indiens ne développent pas de diabète.

Ceux d'entre eux qui sont restés au Mexique sont minces et non diabétiques. Par contre, ceux qui ont migré vers l'Arizona et y ont côtoyé les blancs Américains et leur nourriture calorique, présentent un taux élevé d'obésité et de diabète de type 2.

Max, avec le recul

Pour conclure : qu'est-ce que Max t'a apporté ?

Une solide base scientifique, le goût des sciences, une ouverture d'esprit, de la créativité, notamment grâce au cours de M. Vanoeyen. Et surtout, de très bons souvenirs humains.

Franchement, Max, c'était une bonne école. Je n'oublierai jamais avoir fabriqué, dans le labo de chimie, de la nitroglycérine, ni l'odeur du benzène, cette odeur aromatique que l'on retrouve dans l'Amaretto !

Interview : Souhaïb Ben Taïeb (ScA, 2004)

La situation professionnelle de Souhaïb, que j'ai rencontré lors de la soirée du 20 avril 2024 dans les locaux de l'Athénée, m'a donné envie de le revoir. Professeur d'intelligence artificielle à l'UMons et à la MBZUAI (Mohamed Bin Zayed University of Artificial Intelligence) à Abou Dhabi, aux Émirats arabes unis, Souhaïb mène une carrière marquée par de nombreux déplacements. Après quelques échanges, et malgré un agenda chargé entre une présentation à Cambridge et un séminaire à l'Université de Liège, il a trouvé quelques heures pour que nous nous rencontrions. Il me propose un rendez-vous le 13 juin 2025 à son hôtel, près de l'aéroport de Zaventem.

Alain Poels

Construction personnelle à l'Athénée Adolphe Max

D'emblée, Souhaïb m'explique combien l'Athénée a joué un rôle essentiel dans sa formation et combien son milieu familial a contribué à sa réussite. À propos de ses parents, il souligne deux



éléments déterminants. D'une part, le soutien constant accordé à l'école : celle-ci n'était jamais remise en question en cas de difficultés. Au contraire, si un problème survenait, c'était à lui de le résoudre. D'autre part, ses parents accordaient une importance capitale aux études. Par exemple, durant les périodes d'examens, ils lui assuraient un cadre de vie sans charge aucune : tout son temps était consacré à la préparation des épreuves et au repos nécessaire. Cela, malgré un milieu très défavorisé, des situations familiales parfois chaotiques et une fratrie de six enfants.

Durant sa carrière de professeur, il constate une forte corrélation entre la qualité de l'enseignement secondaire et la réussite à l'université. Il attribue sa propre réussite universitaire, notamment, à la qualité et à la rigueur de l'enseignement dispensé à l'Athénée. Le ton naturel adopté par de nombreux professeurs, l'humour en classe, la sincérité et une certaine modestie exprimée lui ont donné l'envie d'apprendre et de poursuivre dans l'enseignement supérieur. Il se souvient, par exemple, de M. Pauwels qui, face à un problème mathématique difficile, demandait l'aide de ses élèves et admettait ne pas avoir la solution. Le lendemain, le professeur revenait avec la réponse. Il évoque avec émotion la personnalité de certains enseignants, ainsi que l'éducation et la formation générale reçues dans le cadre scolaire. Il garde en mémoire une école capable de conjuguer rigueur — partagée par tous — et humanité, en comprenant les difficultés qu'un élève peut rencontrer. Ces éléments, souligne-t-il, lui ont permis de se construire et de s'adapter rapidement au rythme universitaire, parfois plus vite que certains de ses camarades.

Une vocation : l'université et la recherche

Il achève ses études secondaires à l'Athénée en 2004, section ScA, puis s'inscrit en sciences informatiques à l'ULB. En 2009, lors de son MA2, "je travaille très bien". Son travail de fin d'études porte sur le "Machine Learning" ou apprentissage informatique, ce que l'on appelle aujourd'hui l'intelligence artificielle (IA). Le domaine qu'il traite nécessite une bonne maîtrise de l'anglais. A ce propos, il évoque avec émotion ses professeurs du secondaire, qu'il remercie. Il part pour un mois à Helsinki, chez un chercheur belge. Là naît son goût de la recherche. Il y rédige un article qu'il présentera sous forme de poster lors d'une conférence sur l'intelligence artificielle à Atlanta, aux États-Unis.

Nouvelle étape franchie: en 2009 il obtient son MA2 et décroche dans la foulée un poste d'assistant à l'ULB. Soucieux de disposer de plus de temps pour ses travaux de recherche, il postule pour une bourse au FRIA (Fonds pour la formation à la Recherche dans l'Industrie et dans l'Agriculture). Une interview s'impose. Sûr de lui, il ne s'y prépare pas correctement. Cette

interview prend place au retour d'un voyage à l'étranger: fatigué et mal préparé, il échoue. Dououreux rappel à l'humilité! A ce moment, Souhaïb évoque la résilience nécessaire dans un parcours professionnel: "tu peux tomber, même plusieurs fois. Cela n'est pas grave".

Il ne se décourage pas! Quelques temps plus tard, il postule pour une bourse au FNRS, plus prestigieuse que le FRIA, et ... la décroche: il devient aspirant FNRS! Il ne faut jamais baisser les bras! Le chercheur est constamment exposé au rejet: "tu présentes un article qui est rejeté. Mais ce n'est pas toi qui est rejeté, c'est l'article ...". En tant qu'étudiant, ce n'est pas facile. Il évoque une citation de Winston Churchill: *"Le succès c'est d'aller d'échec en échec, sans perdre son enthousiasme"*

Il prépare une thèse. Dans ce but, il voyage beaucoup : Asie, Australie, Etats-Unis, ..., et participe à des écoles d'été, des conférences, ce qui lui permet d'alimenter son sujet et contribue à sa formation. En 2014, dernière année de préparation de sa thèse, lors de l'un de ses déplacements, il fait la connaissance d'un professeur de renommée mondiale, statisticien, à l'Université de Monash à Melbourne en Australie. Il s'y plaît beaucoup et espère une bourse pour y rester. Il la sollicite, attend longtemps mais se la voit refuser. Enorme déception!

Il présente finalement sa thèse à l'ULB en octobre 2014 et décroche le diplôme de Docteur en Sciences informatiques.

De l'Australie à ... la Belgique

Il postule pour faire un postdoctorat, entre autres auprès d'une nouvelle Université: KAUST (King Abdullah University of Science and Technology), en Arabie Saoudite. Il se rend sur ce site dont il fait une description émerveillée: investissements importants uniquement en recherche scientifique, attire les top-chercheurs, excellentes conditions faites au chercheur, beauté du campus en bordure de mer Rouge. Un chercheur a besoin de bonnes conditions pour avancer dans son travail. Après 10 mois de travail à KAUST, on lui propose un poste de professeur junior à l'Université de Monash, alors qu'on lui avait refusé une bourse d'étudiant visiteur en Australie. Résilience dit-il!

Il accepte cette proposition d'enseigner à Melbourne. Lorsqu'il commence, il se retrouve devant un auditoire rempli d'étudiants dans l'obligation de donner cours en anglais. Si l'on se met un peu à sa place, l'impression ressentie devait être redoutable! Nouvelle pensée aux professeurs d'anglais de l'Athénée qui ont largement contribué à son aisance pour cet exercice!

Son CV se garnit peu à peu. Mais il rêve de retrouver le lieu de travail à KAUST. Il présente son CV, encore peu fourni, pour un poste de professeur assistant à cette Université. La demande suit son cours et quelque temps plus tard, il répond à une interview pour laquelle il se déplace en Arabie Saoudite. Mais il se voit refuser cette opportunité: "de tous mes revers c'est celui qui m'a touché le plus jusqu'à présent". Il retourne en Australie et y restera pendant 3 ans et demi.

L'éloignement de l'Australie lui donne l'envie de revenir en Europe, plus confortable pour des raisons familiales. Il prend alors connaissance d'un poste de professeur en "Big Data" à l'UMons, pour laquelle il présente sa candidature. On l'interviewe, il fait une présentation et donne une leçon. Il emporte l'adhésion et obtient la fonction. Depuis lors, il s'y sent bien, retour au pays, collègues compétents, environnement excellent et vie familiale. Il y restera pendant 6 ans.

Départ aux Émirats arabes unis

En 2023, il apprend qu'une nouvelle Université a été créée en 2019 dans les Emirats arabes unis, à Abou Dhabi, spécialisée en IA. Ce qui s'aligne parfaitement sur ses compétences. Il y postule pour une place de professeur. Peu de temps plus tard, il apprend sa nomination dans cette Université. Il évoque à nouveau la résilience : persévérer, croire en ses compétences. Depuis lors, il partage son temps entre cette université et l'UMons.

Quelles sont les différentes tâches d'un professeur d'Université? Elles se répartissent en 3 grandes catégories:

- Enseignement: préparation des cours, donner les examens, encadrer les mémoires
- Recherche: rédaction des articles, présentation et publications des travaux; doctorant à engager et à suivre, collaborations inter-universitaires
- Administration: contribution à l'Université, représentation de celle-ci, participation à des comités de gestion

Ces tâches multiples imposent une très bonne gestion d'équipe ainsi qu'une excellente organisation. Souhaïb se rappelle alors l'organisation de son travail scolaire pendant les périodes d'interrogations ou de révisions: "*devant mon planning, je place la géographie là, la physique ici, une petite pause à ce moment-là, ...*". Il y va d'un secret de la réussite: essentielle est la gestion du temps! Son père le lui a rappelé dès son plus jeune âge!

Cela nous ramène à l'école : il faut apprendre très tôt à travailler en équipe! Apprendre à écouter, à attendre son tour, à communiquer, à collaborer et ... à arriver à l'heure! Cela impose également de traiter toutes les personnes sur un pied d'égalité, avec respect et courtoisie. Cette collaboration apporte une belle richesse humaine : *"je garde des contacts avec nombre de mes collègues, dans plein de pays, en Australie, en Arabie Saoudite, en France, aux Etats-Unis, ... "*. Ces importantes relations lui permettent d'adresser plus facilement certains de ses étudiants en des lieux d'étude et de recherche où ils pourront approfondir leur compréhension, enrichir leurs connaissances.

Une nouvelle vie d'expatrié

Souhaïb, son épouse et leurs deux enfants résident désormais à Abou Dhabi. Sa carrière académique leur a offert, à lui comme à sa famille, une véritable aventure, riche en découvertes et en expériences. Cependant, la vie d'expatrié et ce mode de vie "nomade" exigent une réelle capacité d'adaptation, tant face aux différences culturelles qu'à la construction de nouveaux repères. Il faut également composer avec l'éloignement familial et les séparations fréquentes liées aux déplacements à l'étranger. Ces expériences, bien que parfois exigeantes, constituent autant d'occasions de développer des compétences d'adaptabilité et d'ouverture, précieuses sur les plans personnel et professionnel.

Le Bitcoin par Gilles Quoistiaux

Le 29 janvier 2026, Gilles Quoistiaux (AAM 1997) a présenté aux élèves de 5^e et de 6^e années de l'AAM une conférence sur le Bitcoin. En voici un bref compte-rendu.



L'apparition du Bitcoin en 2009 ne doit rien au hasard : à la suite de la crise des "*subprimes*", son créateur, relativement inconnu, souhaitait créer sa propre monnaie pour concurrencer les monnaies traditionnelles. Gilles le décrit comme suit : "Bitcoin est un système de monnaie électronique qui fonctionne en pair-à-pair et permet d'effectuer des paiements en ligne d'un individu à un autre, sans passer par une institution financière". Dès sa création, le bitcoin eut ses partisans tels que les libertariens, mais aussi, de nombreux opposants : les banques, la finance traditionnelle (qui voyait surgir une concurrence), les Etats, ... jusqu'à ce que les banques lui portent un intérêt certain et monnayable.

Se posent de nombreuses questions à propos du bitcoin et de la cryptomonnaie.

Quel est l'intérêt du bitcoin? Sa valorisation boursière est élevée depuis 2018. Investir en cryptomonnaie comporte un risque : sa volatilité est difficile à anticiper.

Quel est son fonctionnement? Le bitcoin permet des transactions commerciales via internet et des cartes de crédit en cryptomonnaie. Dès lors il offre une porte d'entrée à la cybercriminalité. Le bitcoin est-il une monnaie? Peut-on en disposer comme argent de poche?

Les questions posées par les élèves, encouragés par leur professeur de sciences économiques, furent nombreuses et variées. La séance s'est terminée agréablement par une discussion libre au cours de laquelle notre conférencier a encore répondu à de nombreuses questions.

Un tout grand merci, Gilles, ainsi qu'à Marc Verstraete pour l'avoir organisée.

Alain Poels



Pour en connaître plus, Gilles Quoistiaux a publié deux études:

- "Bitcoin et Cryptomonnaies", 2019, Ed. Mardaga
- "Les cryptomonnaies. Dis, c'est quoi?", 2022, Ed. La Renaissance du Livre



Soirée MAX : vu la charge de l'organisation et les contraintes financières, l'association a décidé de ne pas organiser de soirée MAX en 2026. A suivre pour 2027 ...

Cotisation 2026

N'oubliez pas que notre ASBL ne vit que par les cotisations de ses membres. Dès lors, si vous souhaitez vous montrer généreux, n'hésitez pas à verser votre contribution pour cette année, en mentionnant bien dans le message le nom du membre pour lequel est fait le versement !

Les cotisations doivent être versées sur le compte :

IBAN BE99 0010 8488 5685

BIC GEBABEBB



La cotisation de base pour 2026 est de 10 € (2,50 € pour les étudiants)

Pour cette somme modique, vous recevez bien sûr le Max News plusieurs fois par an et avec lui, des annonces d'événements, des messages d'autres anciens, des articles sur des activités originales lancées par des Maxiëns, souvent passionnés, et des nouvelles sur la vie de l'Athénée d'aujourd'hui, qui évolue sans cesse mais en gardant le meilleur.

Pour retrouver d'autres anciens ou faire passer une annonce, cela vous donne aussi accès aux centaines d'anciens Maxiëns répertoriés dans la liste de contacts et de membres que nous entretenons.

AVIS IMPORTANT

Nous vous invitons à communiquer votre adresse e-mail ou toute modification de celle-ci, en particulier celle destinée à votre courrier personnel, à notre secrétaire Martine Schoreels (martineschoreels@gmail.com)

Cela nous permet d'éviter les frais postaux.

Si néanmoins vous ne possédez pas d'adresse électronique, nous vous demandons de nous fournir alors votre adresse postale actuelle, via un courrier papier adressé à :

"Les Amis et Anciens de l'Athénée Adolphe Max et du Lycée Carter", 68 rue de Gravelines, 1000 Bruxelles.

Sur votre correspondance, veuillez toujours indiquer votre section et votre année de promotion.

Aidez-nous aussi à compléter notre liste de contacts en nous communiquant les adresses e-mail des Maxien(ne)s que vous connaissez.

Le Max News est adressé trimestriellement aux seuls membres en règle de cotisation.

L'association

Vous pouvez maintenant contacter directement l'association à l'adresse suivante : anciens.max.carter@gmail.com

PRÉSIDENT : Alain POELS alain.poels@skynet.be

SECRÉTAIRE : Martine SCHOREELS martineschoreels@gmail.com

TRÉSORIER : Naim RAHAL naim.rahall@gmail.com

COMPTE : IBAN : BE89 0010 8488 5685 BIC : GEBABEBB

de "Les Amis et anciens de l'AAM" – 1000 Bruxelles

COTISATION : 10 €, ou 2,50 € pour les étudiants.

Le Max News, c'est vous !

La Rédaction rappelle que les colonnes du Max News sont ouvertes à tous les membres qui souhaitent soit y publier une contribution intéressant l'Association (souvenirs, informations sur d'anciens élèves, réflexions sur des problèmes d'enseignement, opportunités professionnelles, souhaits...) à l'exclusion de tout texte à caractère polémique ou discourtois. Les articles n'engagent que leurs auteurs. Publiés ou non, les textes ne seront pas rendus à leurs auteurs.

Les textes sont à transmettre, préférentiellement par e-mail, simultanément au Président et à la Secrétaire.